

Les lacs de Bangalore

Éléments de lecture de la Garden City du Sud de l'Inde

Bangalore lakes: reflections of/on the South India Garden City in a global age

Aurélie Varrel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2359>

DOI : 10.4000/gc.2359

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2008

Pagination : 61-78

ISBN : 978-2-296-05038-9

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Aurélie Varrel, « Les lacs de Bangalore », *Géographie et cultures* [En ligne], 62 | 2008, mis en ligne le 24 décembre 2012, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2359> ; DOI : 10.4000/gc.2359

Les lacs de Bangalore

Éléments de lecture de la Garden City du Sud de l'Inde

Bangalore lakes: reflections of/on the South India Garden City in a global age

Aurélie Varrel

- 1 Bangalore, pour qui la survole, apparaît d'emblée comme une ville très « verte », le couvert arboré cachant une grande partie du bâti, traditionnellement plutôt bas en Inde du Sud. Cinquième ville d'Inde avec une population de plus de six millions d'habitants, longtemps dans l'ombre des quatre grandes métropoles du pays, elle a acquis ces quinze dernières années une stature nationale et internationale en tant que « ville des nouvelles technologies » (Didelon, 2003), contribuant par là à remettre en cause un certain nombre de clichés sur les capacités de développement économique des villes du Sud. Cette réputation, propre à attirer les investisseurs, repose notamment sur une volonté politique de rendre la ville attractive (Heitzman, 2004 ; Nair, 2005). Une des facettes de l'image de la ville récemment évoquée est la nature, puisque la ville est avant tout connue en Inde comme la *Garden City* du Sud du pays. Ce surnom¹ date de l'époque coloniale, et ses reformulations et invocations successives éclairent les évolutions de la relation entre la ville et la nature à l'échelle locale ainsi que nationale.
- 2 Nous avons fait le choix d'interroger cette relation à travers les plans d'eau de la ville, les *tanks*². Il s'agit d'étangs-réservoirs dont l'existence est consubstantielle au développement des activités rurales et urbaines sur le plateau sec du Sud du Deccan³. Ils sont un marqueur paysager historique important dans l'ensemble de l'Inde du Sud, et plus spécifiquement à Bangalore. L'évolution de leurs paysages, de leur rôle dans l'espace urbain et les pratiques des citoyens, illustre la place donnée à la nature dans cette ville du Sud. Menacés par la pression démographique et foncière, ou transformés en « espaces verts », les *tanks* sont au cœur des appétits économiques, du débat public et de mobilisations citoyennes, et constituent ainsi un révélateur des tensions et des forces à l'œuvre pour construire l'urbanité au Sud.

À l'origine de la *Garden City* : le réseau des *tanks*

- 3 Les origines de la fondation de Bangalore sont attestées aux alentours de 1538, lorsque Kempegowda, un vassal de l'empire de Vijayanagar qui domine alors le plateau du Deccan, se voit confier la tâche d'assurer la maîtrise stratégique de cette région méridionale périphérique. Kempegowda fonde un fort, doublé d'un modeste bourg-marché au Nord⁴ grâce à la disponibilité en eau du lieu.
- 4 Cette place-forte s'insère alors dans un paysage rural structuré par une trame de villages et hameaux, sur un plateau élevé (entre 900 et 1 000 m d'altitude) et sec, où à chaque noyau de peuplement correspond un *tank* (*kere*). En Inde du Sud, le terme générique de *tank* désigne un plan d'eau, en partie ou totalement artificiel, qui permet le stockage de l'eau pluviale et de ruissellement. Il constitue la ressource en eau indispensable au développement pérenne d'un noyau villageois dans un régime pluviométrique de mousson, sur un plateau sec et semi-aride⁵. Le *tank* a donc une fonction première de réservoir d'eau qui permet de pratiquer l'agriculture irriguée et favorise le rechargement de la nappe phréatique. Il fournit aussi l'argile nécessaire à la fabrication des briques de construction, ainsi que du poisson lorsque le niveau et la qualité de l'eau restent suffisants toute l'année pour permettre la pêche. L'importance pratique du *tank* se reflète dans le champ symbolique et religieux : jusqu'à nos jours plusieurs *tanks*, ou ce qu'il en reste, sont des étapes importantes du grand festival hindou du *karaga*, fête religieuse propre à Bangalore qui constitue un des temps forts annuels de la ville. Les *tanks* territorialisent le parcours du *karaga* dans la ville au même titre que les différents temples visités (Srinivas, 2004).
- 5 La région de Bangalore, au centre du Deccan méridional, est touchée par la mousson de juin à novembre et connaît une saison sèche durant les mois d'hiver. En raison de ces variations saisonnières fortes de la pluviosité, le niveau de remplissage des *tanks* varie, et les vieux Bangaloréens évoquent des *tanks* à sec à la fin de l'hiver, avant la mousson de juin. Ces variations annuelles étaient en partie atténuées par l'existence d'un réseau ancien de canaux reliant les *tanks* entre eux, qui permettait de compenser trop-pleins et étiages. La croissance spatiale de Bangalore s'est donc opérée à partir et autour de la trame des *tanks* et des noyaux villageois qui leur sont associés :

« Le choix du site pour la construction de la ville (*pete*) et du fort (*kote*) fut déterminé par la disponibilité en eau pour la défense, l'agriculture et les besoins des habitants, qui était assurée par un dispositif de lacs (*kere*) que Kempe Gowda construisit ou agrandit. »⁶ (Heitzman, p. 24-25).
- 6 Ainsi, la construction du fort de Kempegowda s'est accompagnée de l'aménagement de deux grands *tanks* au sud et à l'est des murailles. La ville s'est développée à partir de la trilogie *kote-pete-kere* décrite par Srmiti Srinivas. Bangalore se distingue des villes d'Inde du Sud plus anciennes, souvent organisées autour d'un lieu de culte monumental et s'étendant selon un plan géométrique d'enceintes emboîtées, dont le modèle est Madurai au Tamil Nadu ; son schéma d'organisation la rapproche davantage des villes du Nord du Deccan, associant centre du pouvoir et centralité(s) commerciale(s) (Ramachandran, 1991, p. 56-59).
- 7 Dans ce paysage urbain en expansion, les abords des *tanks* ont été aménagés en parcelles maraîchères irriguées produisant fruits et légumes pour le marché urbain en développement, exploitées par une population tamoulophone connue sous le nom de

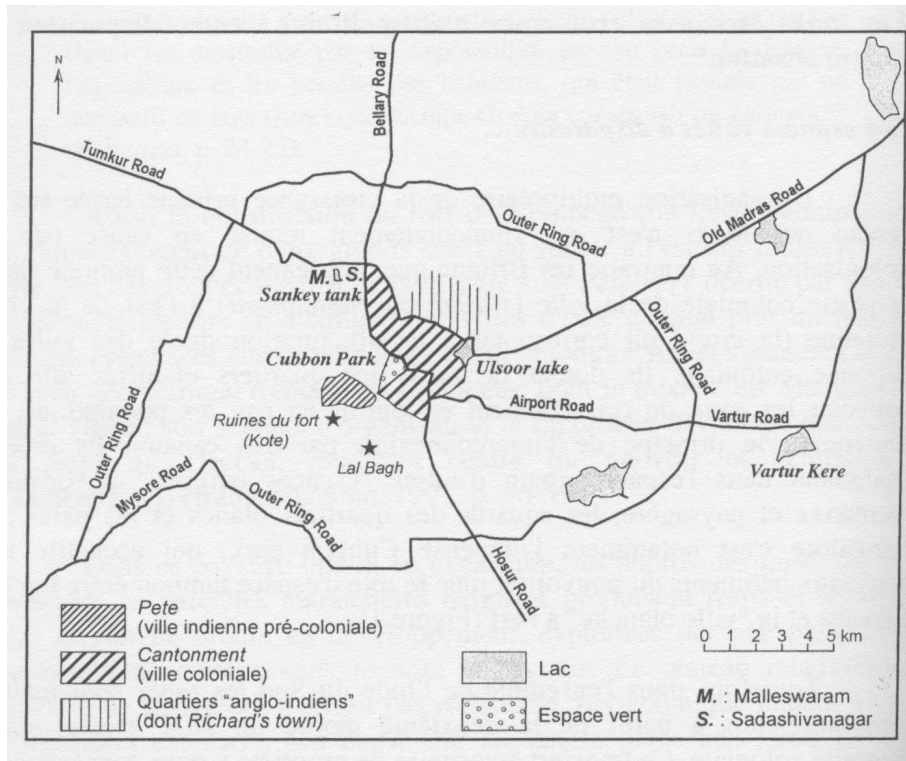
tigalas. Le plateau relativement tabulaire de Bangalore n'offrait pas d'obstacle topographique majeur à une urbanisation extensive peu dense qui laissait la place aux *tanks* et aux jardins les entourant, selon un schéma d'imbrication des parcelles agricoles et des espaces urbanisés largement répandu dans les villes du Sud. Ainsi les deux types d'espaces, urbain et agricole, continuent à coexister jusqu'au XX^e siècle. Ce sont là les « jardins », potagers et maraîchers, décrits par les récits de voyageurs occidentaux qui nourrissent l'imaginaire colonial des premiers temps, et sans doute la véritable origine du terme *Garden City*⁷.

Les *tanks* face à la croissance métropolitaine : entre disparition et « naturalisation »

Des espaces voués à disparaître...

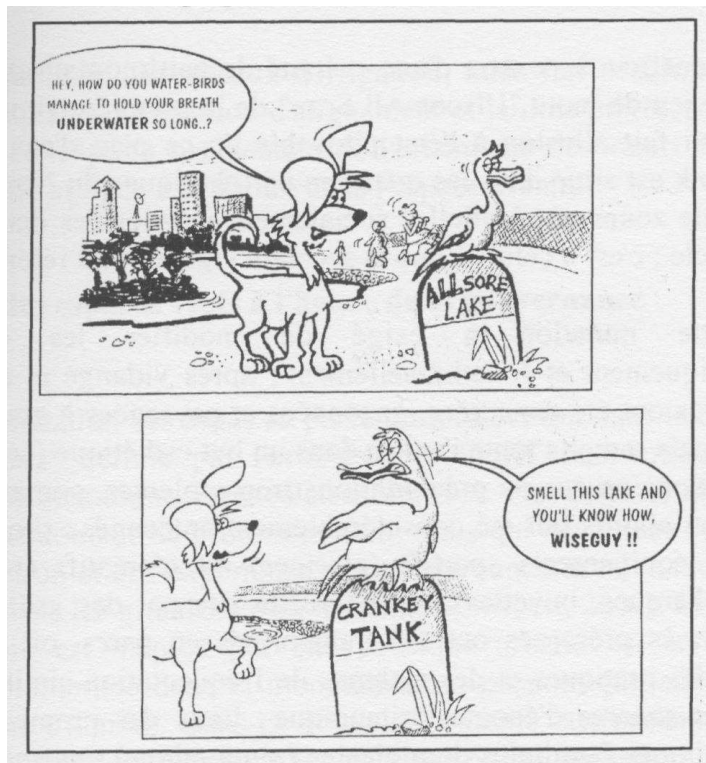
- 8 L'organisation multipolaire de la croissance urbaine basée sur le réseau des *tanks* n'est pas immédiatement remise en cause par la colonisation. Au contraire les Britanniques reprennent cette pratique dans la partie coloniale de la ville (*station* ou *cantonment*) à l'Est de la ville indienne (la *city*), qui correspond à la structuration duale des villes à l'époque coloniale. Ils dotent de *tanks* les quartiers planifiés afin de collecter les eaux de ruissellement et fournir en eau les populations, et reprennent le principe de l'interconnexion par des canaux. Ils créent également dans l'espace urbain d'autres « espaces naturels » à vocation récréative et paysagère, les squares des quartiers blancs et les parcs ; à Bangalore c'est notamment l'immense Cubbon park, qui accueille les nouveaux bâtiments du pouvoir et joue le rôle d'espace tampon entre la *city* à l'ouest et la « ville blanche » à l'est (Figure 1).
- 9 Toutefois, dans l'ensemble de l'Inde du Sud les *tanks* sont moins bien entretenus à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, sous l'autorité coloniale. Ce transfert autoritaire de propriété a pour conséquence le retrait des communautés villageoises qui se sentent moins impliquées dans la préservation des *tanks* et donc une carence de leur entretien, faute de moyens du côté britannique (Aubriot, 2006). Par ailleurs, à Bangalore, la construction dans les années 1920-1930 de conduites amenant l'eau depuis des cours d'eau éloignés, fait peu à peu perdre leur utilité aux *tanks*, comme dans toutes les grandes villes d'Inde du Sud. Enfin la croissance démographique urbaine entraîne une pression foncière : développement d'habitat informel, d'activités diverses (briqueteries, décharges) à proximité, voire dans le lit des *tanks*. Ainsi progressivement, un certain nombre d'entre eux sont occupés, et même comblés, pour agrandir des quartiers résidentiels ou réaliser des équipements de grande capacité, comme les deux stades et la gare routière centrale. Quant aux canaux des centres-villes, on les recouvre pour servir de voies carrossables, avec les conséquences que l'on imagine en période de mousson⁸.

Figure 1 : Organisation spatiale et principaux espaces naturels à Bangalore



- 10 À plus petite échelle, le comblement ou la désaffectation d'une partie des *tanks* et canaux a désorganisé l'ensemble du réseau. Par conséquent, les *tanks* et canaux épargnés dans un premier temps, mais n'étant plus alimentés en eaux vives, souffrent d'eutrophisation de leurs eaux, d'envasement, de pollution par les effluents humains ou industriels, et se transforment en cloaques ; le manque d'entretien entraîne aussi des problèmes d'érosion, d'effondrement des berges ; ces processus accélèrent leur suppression. En 1988, un rapport commandé par l'État avançait les chiffres suivants, largement repris depuis : sur 127 *tanks* recensés dans les années 1960, 82 seulement étaient encore fonctionnels en 1985⁹. Cette déshérence des *tanks*, qui est un thème récurrent des plaintes et plaisanteries locales, est illustrée par ces deux caricatures (Figure 2).

Figure 2: Bisi Busy Bangalore. Cartoonscapes of the city



Anand Shankar et Kaushik Das (Droits réservés).

Vignette 1. Le chien : « Hé, comment est-ce que les oiseaux font pour retenir leur respiration sous l'eau aussi longtemps ? » (Mention sur la borne : Lac « très malade »).

Vignette 2. L'oiseau : « Va sentir l'odeur de ce lac et tu comprendras, gros malin ! » (Mention sur la borne : Lac « grincheux »).

Ces sketches sont publiés à Bangalore dans l'édition locale de quotidiens nationaux anglophones.

... ou à être convertis en parcs

- 11 Une petite partie des *tanks* urbains survit, mais leur pérennité se paie au prix d'un changement radical de leur rôle et de leur paysage¹⁰. D'espaces à vocation fonctionnelle, certains des *tanks* survivants ont en effet été convertis en espaces à vocation paysagère et ludique à partir des années 1960. On observe ce processus dans des localisations urbaines particulières, que l'on peut analyser au travers des cas de deux grands *tanks* réhabilités au tournant du XX^e siècle. Le premier, Ulsoor Lake, se trouve à proximité du centre-ville colonial, au Nord-Est de l'actuel embryon de CBD, et bénéficie à ce titre d'une volonté de patrimonialisation ; on peut noter ici le jeu de mots « Ulsoor-All Sore » de la première vignette de la figure 2 qui fait allusion à l'état pitoyable de ce plan d'eau avant 2002. Sankey Tank est situé dans les quartiers périphériques du Nord de la ville, au milieu de zones résidentielles socialement privilégiées datant du début du XX^e siècle ; c'est à celui-ci que la seconde vignette fait référence.
- 12 Cette mutation a exigé de modifier les deux *tanks* morphologiquement et fonctionnellement : après vidange et curage, leurs berges et îles ont été restaurées, gazonnées et paysagées à grands frais. Ils sont désormais remplis toute l'année dans un but esthétique (ce qui entraîne des inondations en cas de précipitations trop violentes,

comme en janvier 2006). Leurs abords ont été considérablement aménagés : promenades sur les berges, équipements sportifs (piscines) ou récréatifs (pontons pour pédalos et barques, buvettes), fermeture du site par des grilles. Dans les faits, ces *tanks* préservés ont été transformés en parcs, où l'on observe désormais des pratiques et des rythmes de fréquentation similaires à ceux des parcs et squares d'époque britannique : lieux des promenades et des activités ludiques familiales dominicales (pique-nique) ; *morning / evening walk*¹¹ durant la semaine.

- 13 Les processus décrits ici mettent en évidence l'évolution de la façon dont les *tanks* sont perçus en fonction de l'époque. Ces éléments paysagers constitutifs de l'histoire et de l'identité de Bangalore ont été préservés au prix de la perte de leur fonction initiale. Ils participent du paysage urbain contemporain au titre « d'espaces verts ». Le plan d'eau est perçu comme un objet esthétique, correspondant à une certaine conception du « beau » paysage, et comme un élément « naturel », alors que la plupart des *tanks* sont largement artificiels, surcreusés, agrandis, endigués, pourvus d'enrochements et régulièrement nettoyés depuis parfois des siècles (Da Cunha et Mathur, 2006). On peut discerner un parallèle avec le terme de *Garden City* qui a connu un processus comparable de resémantisation et de réinterprétation en fonction de l'époque et du contexte : il ne désigne plus le paysage verdoyant de potagers et de vergers, riche d'une tradition maraîchère et horticole qui a peu à peu fait place à la croissance urbaine avec la disparition des réseaux d'irrigation, mais fait désormais référence aux parcs, squares, végétation d'alignement et jardins privés, tous éléments issus de la conception occidentale de l'urbanisme désormais dominante et du rôle qu'elle assigne à la nature dans l'espace urbain.

Les *tanks*, des espaces verts à l'heure de la gouvernance

- 14 La mutation des *tanks* en parcs les a fait entrer dans la catégorie des « espaces verts » définie par l'urbanisme colonial/occidental, en rupture avec les représentations vernaculaires du *tank*. Par ailleurs, la gestion des espaces verts connaît de profondes évolutions qui découlent des politiques de libéralisation et des expériences de gouvernance urbaine menées depuis quinze ans dans les grandes villes indiennes (Milbert, 2001). De plus, le cas de Bangalore est marqué par une politique urbaine au service de son insertion volontariste dans la mondialisation économique amorcée depuis une vingtaine d'années. Dans ce nouveau contexte international hautement compétitif, l'image de *Garden City*, et, entre autres composantes, celles de ses *tanks*, constituent des arguments de marketing urbain et sont instrumentalisées par les autorités et par les entreprises, afin de donner de la ville une image positive et attractive, aussi éloignée que possible des clichés sur les villes indiennes.

Les espaces verts : la nature au cœur des mutations de la gestion urbaine

- 15 Bangalore compte une part relativement importante d'espaces verts (parcs, squares, espaces encore non bâtis, omniprésence de l'arbre dans les surfaces bâties), ce qui est à la fois une caractéristique des villes d'Inde du Sud et un héritage colonial. Toutefois leur gestion pose de sérieux problèmes dès l'indépendance, en raison de la difficile refonte des

territoires et administrations préexistantes. Le flou des compétences prévaut, d'autant que l'organigramme des différents niveaux de décision et services administratifs en charge de l'urbanisme est rendu de plus en plus complexe au fil du temps par la croissance urbaine et la création de nouveaux échelons territoriaux. En effet, au niveau de la ville même de Bangalore interviennent des services relevant à la fois : de la municipalité de Bangalore proprement dite (*Bangalore City Corporation* créée en 1949, à laquelle s'ajoute sans la remplacer la *Bangalore Development Authority* à partir de 1976) ; de l'autorité métropolitaine (*Bangalore Metropolitan Region Development Authority*, 1986) ; de l'État du Karnataka ; enfin du gouvernement central de Delhi lors de certains arbitrages. Cette démultiplication entraîne une incurie générale largement dénoncée par la population et les médias locaux. La période des réformes¹² a reposé de façon aigüe le problème particulier de la gestion des espaces verts, pour des raisons de coût mais aussi de répartition des compétences. Dans le contexte idéologique post-1991, cela a débouché sur des initiatives de partenariat entre les pouvoirs publics et le secteur privé.

- 16 Ainsi, l'entretien des espaces verts a-t-il été confié à deux catégories d'acteurs privés : d'une part les associations de résidents ou de quartier, qui gèrent plutôt les squares et la végétation d'alignement ; d'autre part, des entreprises privées : de grands groupes industriels locaux, des multinationales implantées à Bangalore, des promoteurs immobiliers. Cette seconde catégorie d'acteurs prend plutôt en charge des espaces verts proches des axes de circulation les plus fréquentés (Airport Road, axes du centre-ville), aussi modestes soient-ils (accotements gazonnés, ronds-points), la contrepartie de cette prise en charge étant la publicisation matérielle de leur « contribution à la *Garden City* ». L'entretien des pelouses et parterres des ronds-points est signalé au moyen d'écriteaux et de jardinières au nom de la société, et cela va jusqu'à l'implantation de grands panneaux publicitaires, sur des accotements gazonnés ou à l'entrée de squares, cette pratique extrême étant surtout le fait des sociétés immobilières. Ainsi, au-delà du bénéfice « moral » attaché à l'évergétisme censé motiver les acteurs privés, les espaces verts sont utilisés à des fins économiques, ce qui peut aboutir à des formes de privatisation de ces espaces appartenant à la municipalité (grilles et cadenas pour protéger les espaces verts réhabilités et le matériel publicitaire).
- 17 Ce processus concerne des espaces de taille modeste : pelouses, parterres, squares arborés, voire des éléments de mobilier urbain (poteaux, barrières) dotés de jardinières au nom de la société. Cette phase initiale de semi-privatisation de certains espaces verts urbains a précédé des tentatives récentes visant à instrumentaliser à des fins commerciales et privées des espaces de type et de taille différents : les parcs et les *tanks* en bon état de Bangalore et de sa périphérie.

La privatisation de la gestion des espaces verts instrumentalisée par la promotion immobilière

- 18 La réhabilitation et l'entretien des parcs et des plans d'eau sont des opérations coûteuses. L'arrivée d'investisseurs privés qui les prennent en charge en partie ou en totalité peut donc être accueillie comme une manne par une association de quartier. Ce phénomène est actuellement observable dans plusieurs quartiers péricentraux situés au Nord du centre-ville colonial. Prenons le cas du quartier de Richard's Town, créé au début du siècle par les urbanistes britanniques, pour un peuplement complexe qualifié alors « d'anglo-indien ». Cette origine se traduit dans le plan d'ensemble, notamment au travers d'un

square central d'une surface d'environ un hectare, doté d'un kiosque et autres mobiliers. Longtemps laissé presque à l'abandon, il a été remis en état dans les trois dernières années. Ce square est géré par l'association des propriétaires, dans un quartier qui comptait initialement surtout des bungalows. Or est entré dernièrement dans cette association, grâce à l'acquisition de plusieurs terrains, un nouveau membre influent, un des plus importants promoteurs immobiliers locaux. Celui-ci a financé en grande partie la remise en état et l'entretien du square. Parallèlement il a fait construire sur les parcelles nouvellement acquises, qui en sont proches, des immeubles résidentiels haut de gamme. La proximité et la vue sur ce square arboré désormais bien entretenu ont constitué un atout de choix pour la commercialisation des appartements.

- 19 Durant les quinze dernières années, l'image de *Garden City* de Bangalore a ainsi été mise en avant à des fins de marketing. Cela a permis la reprise en main et la réhabilitation de certains des éléments naturels du paysage urbain, sous des formes qui correspondent à une conception internationale et occidentalisée de la place de la nature dans la ville. Par le biais des partenariats public-privé, le secteur privé s'est étroitement associé à cette image et a exploité la nature comme une ressource. Le secteur immobilier en particulier a pris une large part à la nouvelle mise en scène des espaces verts qui assurent une valeur ajoutée réelle dans le marché immobilier haut de gamme en plein essor (Arabindoo, 2005).

L'affaire Sankey Tank (2004) : polarisation d'enjeux spatiaux et d'identités urbaines nouvelles autour de la « ressource nature »

Le secteur immobilier à l'assaut des *tanks* et de leur « valeur ajoutée paysagère »

- 20 Dans ce contexte d'instrumentalisation, de mise en scène, de semi-privatisation des « espaces verts », les *tanks* sont en théorie mieux protégés. En effet, leur rôle historiquement majeur sur les plans spatiaux et économiques leur a assuré un statut légal foncier spécifique qui est censé les protéger ainsi que leurs abords. Les *tanks* appartiennent en effet au gouvernement du Karnataka qui en délègue la gestion au *Karnataka Forest Department* ; depuis 2002, celle-ci a été confiée spécifiquement à une *Lake Development Authority*, service créé spécialement par l'État du Karnataka pour faire face à la détérioration des lacs à Bangalore et dans ses alentours ; enfin divers services municipaux peuvent intervenir, le rôle des uns par rapport aux autres étant mal défini. Il faut noter ici le glissement qui s'est opéré dans la terminologie, de *tank*-réservoir à *lake-lac*, et qui traduit l'évolution de la perception des espaces et des conceptions urbanistiques dominantes.
- 21 En dépit de ce statut et de la multiplication des services administratifs compétents, les plans d'eau font également l'objet de tentatives de construction de lotissements ou d'immeubles résidentiels privés sur leurs rives, qui s'inscrivent dans le contexte local et national de boom de l'immobilier urbain amorcé depuis 2002. L'affaire de Sankey Tank (2004), qui a fait grand bruit, est exemplaire : en juin 2004 l'important groupe immobilier Mantri a fermé l'accès à la partie ouest des rives de Sankey Tank, et mené une campagne promotionnelle tapageuse pour lancer le projet Mantri Aquatica, un complexe

d'immeubles d'une quinzaine d'étages situé au bord de ce plan d'eau. On peut observer l'ampleur de ce complexe sur la figure 3 : il s'agit d'un projet, avec une vue supposée depuis la rive opposée. L'opération a tourné au scandale médiatique, politique et financier, et a été très rapidement stoppée. En effet, d'une part, la vente d'une partie des terrains destinés à la construction était illégale, car ils appartiennent au domaine privé de l'État du Karnataka et sont à ce titre inaliénables. D'autre part, un tel projet immobilier allait à l'encontre d'un certain nombre de règlements, en dépit des autorisations obtenues grâce à la corruption et au flou des domaines de compétences respectifs des administrations municipales et d'État concernées.

Figure 3 : Le projet Mantri Aquatica, dominant Sankey Tank



Vue depuis la rive nord-est du plan d'eau

- 22 Néanmoins le projet Mantri Aquatica avait été précédé de plusieurs opérations immobilières similaires, en cours, sinon achevées, dans la grande périphérie de Bangalore : pour n'en citer que deux, Prestige Lake Vista, un lotissement luxueux d'une vingtaine de villas achevé en 2003, situé au bord du grand Vartur Kere, à 25 km à l'est de la ville, à proximité du pôle excentré de croissance économique et urbaine de Whitefield ; Adarsh Vista, projet de même type et de plus grande ampleur lancé début 2004, au bord d'un autre *tank* situé à 20 km à l'Est de Bangalore. Comme dans la campagne publicitaire de lancement de Mantri Aquatica, le marketing des villas de ces deux lotissements met en avant la vue sur le « lac » (*lake*), le cadre de vie « naturel », le calme et la possibilité de « retrouver » les plans d'eau de la *Garden City*, disparus ou en déshérence au cœur de la ville. Le secteur immobilier prétend la recréer en accaparant les rives de *tanks* situés sur les franges urbaines. Ce répertoire thématique, tout comme la terminologie utilisée, correspondent à la clientèle ciblée pour ces produits immobiliers hauts de gamme : les classes urbaines aisées, largement anglophones, attachées d'une part à l'image de *Garden City* issue de l'héritage colonial, et d'autre part sensibles à des valeurs nouvelles d'origine occidentale, telles que le cadre et la qualité de vie, la nature¹³. De telles opérations immobilières ont été possibles en grande périphérie de Bangalore car le statut des

terrains y est souvent flou, les communautés villageoises, difficiles à mobiliser et la corruption, massive.

Défendre la Garden City, une posture « middle class »

- 23 Sankey Tank, à la différence des deux exemples précédents, se trouve à quelques kilomètres du centre de la ville, dans les limites de la municipalité (*Bangalore City Corporation*), et dans une zone urbanisée depuis le début du siècle, entre les quartiers économiquement et socialement aisés de Malleswaram et Sadashivanagar. L'opération immobilière Mantri Aquatica a été stoppée grâce à la mobilisation locale d'un petit groupe, constitué essentiellement de quelques centaines de riverains très actifs. On peut se demander si c'est l'idée de *Garden City* qui est suffisamment puissante et ancrée pour constituer une valeur identitaire dans laquelle s'est reconnu ce nombre très restreint de citoyens, et pour laquelle ils ont été prêts à se mobiliser. La nature constituerait alors un vecteur d'émergence de formes d'expression collective citadine face aux dérives de la gouvernance urbaine. Mais quelle est la partie de la société qui s'est exprimée dans ce débat ? Les lieux, le profil des acteurs de la mobilisation et les méthodes utilisées sont très connotés socialement. Il s'agit de personnes éduquées, anglophones, vivant dans les quartiers de la bourgeoisie bangaloréenne traditionnelle. Elles ont eu recours aux nouvelles technologies (blogs, forums de discussion en ligne¹⁴) pour organiser la mobilisation, et disposaient de relais pour accéder aux médias, au monde judiciaire et interpellier la classe politique locale. Cet enracinement social et spatial du mouvement de protestation, et les principes mis en avant (protection de l'environnement, préservation de la *Garden City*, mobilisation citoyenne) rappellent d'autres moments de mobilisation *middle class*, qui ont eu lieu par exemple pour défendre l'intégrité de Cubbon Park, le plus grand parc de la ville, à la fin des années 1990 (Colaco, 2003 ; Nair, 2005). Le *tank*, au même titre que ce parc d'époque coloniale, apparaît comme un objet menacé qu'il convient de protéger, voire patrimonialiser, au nom de la préservation des paysages et de l'identité de la *Garden City*.
- 24 La posture de défense de Sankey Tank, née dans des lieux assez conservateurs de Bangalore¹⁵, peut aussi être interprétée comme une forme de résistance aux changements. Elle a permis également d'éviter l'installation d'une centaine de familles extérieures, une fois bâti l'ensemble Mantri Aquatica. Certes, le niveau élevé des prix de vente prévu pour ces appartements aurait opéré une sélection drastique, sur le plan économique, des candidats à l'achat. Toutefois, les appartenances culturelles, géographiques et religieuses des nouveaux résidents n'auraient pu être soumises aux mécanismes de filtrage social fonctionnant sur les marchés immobiliers traditionnels de quartier. Mantri est une grande entreprise, en quête avant tout d'une bonne opération financière, qui ne s'embarrasse pas de ce genre de considérations. Or, il existe une réelle tension entre les bourgeoisies locales des grandes villes d'Inde du Sud assez conservatrices, et la *upper middle class* montante constituée de cadres supérieurs et d'hommes d'affaires originaires du reste du pays, qui viennent travailler et s'établir dans ces villes en plein développement économique¹⁶. De ce point de vue, la préservation du patrimoine naturel de la *Garden City*, notion dont il est bon de rappeler ici les origines respectivement occidentale et coloniale, constitue un moyen d'opposition aux changements spatiaux et sociaux, de la part d'une frange de la population locale éduquée et conservatrice. La mobilisation citadine constitue en l'occurrence une réaction

conservatrice : la préservation de la *Garden City* par les classes moyennes locales, contre l'afflux des « nouveaux riches » corrélé à la transformation de la ville en « Silicon Plateau ».

- 25 Dans le débat suscité par cette affaire, nulle trace des populations plus modestes, évincées depuis déjà un certain temps de ces quartiers péricentraux, auxquelles Srmiti Srinivas a consacré une partie de son remarquable ouvrage. Ces catégories sont pourtant, en périphérie de l'agglomération, les victimes de la mise sous tutelle des *tanks* par d'autres intérêts, pour d'autres usages, et surtout des conséquences qui en découlent pour les systèmes agraires. À partir de quelques cas, Srinivas a montré comment la disparition des *tanks* remodèle la carte des pratiques rituelles et religieuses des catégories populaires de la population, modifiant ainsi leurs pratiques elles-mêmes et le rapport de ces populations à la ville.
- 26 Cet article a cherché à analyser la façon dont les *tanks* se sont inscrits sur le temps long dans le paysage et les représentations de Bangalore, connue comme la *Garden City* du Sud de l'Inde. Le rôle assigné à ces plans d'eau, qui a été reformulé dans le temps par les acteurs politiques successifs, les acteurs économiques récemment et les citoyens, correspond au glissement de signification de ce surnom en fonction des contextes.
- 27 Ces étangs-réservoirs sont un élément majeur de la trame villageoise et urbaine de l'Inde du Sud, grâce à leur rôle-clé dans les systèmes agraires et la fourniture d'eau aux populations. Ils ont constitué à ce titre des marqueurs paysagers historiques de l'espace bangaloréen en expansion, mais la pression démographique et foncière a toutefois fini par les faire disparaître en majorité durant le XX^e siècle. Les *tanks* subsistant actuellement, en particulier dans le centre de la ville, ont été convertis en espaces verts et font l'objet de tentatives de privatisation de la part du secteur immobilier.
- 28 Les transformations morphologiques récentes et les nouvelles utilisations contemporaines des *tanks*, rebaptisés « lacs », correspondent également à la resémantisation et à l'instrumentalisation du sobriquet de *Garden City*. Hérité de l'époque coloniale et faisant initialement référence aux luxuriantes terres agricoles irriguées par les *tanks*, ce surnom a été repris dans la seconde moitié du XX^e siècle selon une acception différente par les acteurs politiques et économiques, afin de promouvoir l'image d'une ville aux espaces verts préservés, au sein de la compétition entre les métropoles indiennes puis asiatiques, dans le contexte d'une économie qui s'est ouverte graduellement.
- 29 Ces représentations différentes, sinon divergentes, du rôle des *tanks* et du sens à donner au terme de *Garden City*, dans un contexte marqué par la libéralisation et l'injonction à plus de gouvernance locale, sont sources de conflits qui font émerger de nouveaux acteurs de la ville : associations locales, ONG, mouvements environnementaux. Ces conflits mettent en évidence la place que la nature peut prendre dans les débats publics comme enjeu économique et politique. Toutefois la disparition de centaines de *tanks*, qui continue désormais aux périphéries de la ville devenue métropole, de leurs « jardins » originels, et ce que cela implique pour une part importante de la population sur les plans pratique et symbolique, décrits avec une grande richesse par Srmiti Srinivas à partir du cas des *tanks* du centre-ville colonial, demeure inaudible dans le débat public. Ceci souligne les limites sociales et politiques actuelles de l'urbanité en Inde, mais aussi sa vitalité, « autrement » (Louiset, 2000).

BIBLIOGRAPHIE

ARABINDOO, Pushpa, 2005, *A class act: middle class meddling and ordering of public spaces in Chennai*, Communication au congrès annuel de la British Association for South Asian Studies, 30 mars et 1^{er} avril, Leeds.

<http://www.staff.brad.ac.uk/akundu/basas/conference05/arabindoo,%20pushpa.pdf>

AUBRIOT, Olivia, 2006, « La participation en irrigation : quels changements depuis la loi de l'an 2000 au Tamil Nadu ? », *Bulletin de l'Association des géographes français*, n° 2, p. 161-173.

CHOAY, Françoise et Pierre MERLIN, 2005, *Dictionnaire d'urbanisme et d'aménagement*, Paris, Quadrige, 963 p.

COLACO, Peter, 2003, *Bangalore. A century of tales from city and cantonment*, Bangalore, Via Media Books, 306 p.

COURTINE, Philippe, 2001, « La restructuration d'un espace urbain du Sud-Est asiatique : la Chinatown de Bangkok », *Les cahiers d'Outre-Mer*, n° 214, p. 137-156.

DA CUNHA, Dilip et Anuradha MATHUR, 2006, *Deccan Traverses*, Delhi, Rupa, 231 p.

DIDELON, Clarisse, 2003, « Bangalore, ville des nouvelles technologies », *Mappemonde*, n° 70, p. 35-40.

DUPONT, Véronique, 2001, « Les nouveaux quartiers 'chic' des environs de Delhi. Langage publicitaire et réalités périurbaines », dans H. Rivière d'Arc, *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Paris, UNESCO, p. 39-62.

HEITZMAN, James, 2004, *Network city. Planning the information society in Bangalore*, Delhi, Oxford University Press, 356 p.

ISSAR, T. P., 2002, *The city beautiful. A celebration of the architectural heritage and city-aesthetics of Bangalore*, Bangalore, T. P. Issar, 277 p.

JAYAPAL, Maya, 1997, *Bangalore, the story of a city*, Chennai, Eastwest books, 278 p.

KING, Anthony D., 2004, *Spaces of global culture. Architecture, urbanism, identity*, Londres, Routledge, 256 p.

LANDY, Frédéric, 2001, « La libéralisation économique en Inde : inflexion ou rupture ? », *Revue Tiers-Monde*, dossier n° 165.

LANDY, Frédéric, 2002, *L'Union indienne, une géographie*, Paris, Éditions du temps, 287 p.

LOUISET, Odette, 2000, « L'urbanité ailleurs » dans J. Lévy et M. Lussault, *Logiques de l'espace. Esprit des lieux géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p. 237-247.

MILBERT, Isabelle, 2001, « Les villes indiennes au cœur de la libéralisation de l'économie », *Revue Tiers-Monde*, n° 165, p. 175-188.

NAIR, Janaki, 2005, *The promise of the metropolis. Bangalore's twentieth century*, Delhi, Oxford University Press, 454 p.

PIGEON, Patrick, 1994, *Ville et environnement*, Paris, Nathan, 192 p.

RAMACHANDRAN, R., 1991, *Urbanization and urban systems in India*, Delhi, Oxford University Press.

SRINIVAS, Smriti, 2004, *Landscapes of urban memory. The sacred and the civic in India's high-tech city*, Hyderabad, Orient Longman, 329 p.

VAIDYANATHAN, 2001, *Tanks of South India*, Delhi, Centre for Sciences and Environment, 178 p.

NOTES

1. Ce terme n'a en l'occurrence rien à voir avec le modèle très précis des "cités-jardins" développé par E. Howard (Choay, Merlin, 2005, p. 173-175), et dont le lecteur français est familier.
2. Le terme *tank* serait issu d'une langue d'Inde du Nord-Ouest et est passé dans la langue anglaise avec le sens de réservoir. Couramment utilisé en Inde, il a néanmoins des équivalents dans les différentes langues du sous-continent, tel que *kere* en tamoul et en kannada (langue officielle de l'État du Karnataka) qui sont les deux plus pratiquées à Bangalore.
3. Près des deux tiers de la surface agricole utile irriguée par *tank* en Inde sont situés dans trois États du Sud du pays : l'Andhra Pradesh, le Karnataka et le Tamil Nadu. Ces trois États comptent plus de 130 000 *tanks* (Vaidyanathan, 2001).
4. Le développement précolonial de Bangalore est en partie une conséquence de la chute de l'empire de Vijayanagar, en 1565. La destruction de la capitale de cet empire, située à quatre cents kilomètres au nord de Bangalore par une coalition d'armées venues du Nord, entraîna le glissement des grandes routes commerciales vers le sud, et Bangalore devint ainsi un nouveau carrefour d'échanges. Cela permit le développement économique et démographique de la ville (*pete*) qui bénéficia en ces temps d'instabilité de la protection offerte par le fort (*kote*) (Nair, 2005, p. 28-29).
5. Pour plus de détails sur les conditions climatiques prévalant à Bangalore, voir Landy, 2002, p. 71-73.
6. Traduction personnelle de l'anglais au français.
7. Toutefois il existe à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle à Bangalore un remarquable jardin, au sens occidental du terme. Il s'agit de Lal Bagh, jardin d'agrément créé sous le règne des souverains musulmans Hayder Ali et Tipu Sultan. Il est inspiré à la fois des jardins moghols du Nord de l'Inde d'influence arabo-persane, et de ce qui existe à la même époque dans le comptoir français de Pondichéry alors opulent (voir notamment Srinivas, 2004, p. 43). C'est un jardin clos à usage privé jusqu'au début du XIX^e, puis il est transformé par les Britanniques en jardin botanique et en pépinière d'acclimatation.
8. Des processus similaires ont été décrits ailleurs en Asie : le comblement des *khlongs* de Bangkok dès le début du XX^e siècle visant à créer un réseau viaire, l'expansion de la ville de Tokyo aux dépens des rizières périphériques, qui ont pour conséquence de graves problèmes de subsidence des terrains et d'inondations (Pigeon, 1994, p. 107-109 ; Courtine, 2001, p. 140-141).
9. *Lakshman Rau Committee Report* "for submitting proposals for preservation, restoration or otherwise of the existing tanks in the Bangalore metropolitan area", 1988, cité par Jayapal, 1997, p. 192-195 ; détaillé par S. Srinivas, 2004, p. 51-53.
10. Ils n'étaient plus qu'au nombre de huit dans les limites de la municipalité de Bangalore (*Bangalore City Corporation*), d'après un rapport de suivi de 1993 succédant à celui du *Rau Committee* (Srinivas, 2004, p. 52-54).
11. La *morning/evening walk* consiste en une session de marche rapide quotidienne, généralement pratiquée dans un parc avoisinant le lieu de résidence. Cette pratique est caractéristique des catégories urbaines aisées et tend à se développer avec la diffusion de valeurs et de pratiques occidentales relatives à la santé et à l'exercice physique, mais elle correspond aussi à la croissance des problèmes de surpoids et affections associées dans ces segments de la population indienne.

12. Depuis 1991, entre autres sous l'influence d'un programme d'ajustement structurel, l'Inde s'est lancée dans un ensemble de réformes visant à libéraliser l'économie et plus généralement à un certain retrait de l'État ; pour plus de détails, voir F. Landy, 2001.

13. A. D. King et V. Dupont ont analysé de façon détaillée l'apparition dans les années quatre-vingt-dix de ces nouvelles stratégies marketing faisant appel à des répertoires de références inédits, mises en place par le secteur privé de la promotion immobilière à destination des classes moyennes et aisées (Dupont, 2001 ; King, 2004).

14. On pourra consulter les forums de discussion suivants : <http://bangalorebuzz.blogspot.com/2004/07/battle-to-save-sankey-tank.html>, <http://groups.yahoo.com/group/GreenBlore/>

15. Malleswaram en particulier fut dès sa conception un quartier où les hautes castes sont surreprésentées, et est jusqu'à nos jours perçu comme un quartier conservateur, où domine un mode de vie strictement hindou et sud-indien. De fait, ce quartier est l'un des derniers dans Bangalore où les commerces et les restaurants ne proposent ni alcool ni viande.

16. Pour un parallèle avec Chennai (Madras), voir Arabindoo, 2005.

RÉSUMÉS

La ville de Bangalore, connue comme la *Garden City* de l'Inde du Sud, était originellement structurée par un réseau de réservoirs d'eau interconnectés, les *tanks*. L'évolution du rôle, des paysages et de la façon dont sont perçus ces plans d'eau est la grille de lecture retenue dans cet article pour explorer les reformulations successives de la *Garden City*. Les *tanks* sont passés du statut de pôles fonctionnels à celui « d'espaces verts à vocation récréative », que les enjeux de la croissance et la gouvernance urbaine ont récemment replacés au cœur des débats sociaux, économiques et politiques.

The city of Bangalore, known also as the « Garden City » of South India, was initially structured by a network of water tanks. The evolution of the role, landscapes and representations of these tanks illustrate the reformulations of the relationship between nature and city. These ancient poles of the urban fabric have been turned into recreational parks, but the issues of growth and urban governance pushed them recently to the core of new social, economic and political debates.

INDEX

Index géographique : Inde

Keywords : Garden City, tanks, green areas' management, urban governance, practices, representations, Bangalore, India

Mots-clés : réservoirs d'eau, gestion des espaces verts, aménagement urbain, pratiques, représentations, Bangalore

AUTEUR

AURÉLIE VARREL

MIGRINTER - Université Nancy 2

aurelie.v@gmail.com